

seur dont il était chargé. Il défendit souvent lui-même les écritains dont on inculpaît les intentions ou les paroles.

Après avoir été longtems en butte à des coups d'autorité et à de basses intrigues, le 6 avril 1770, Malesherbes fut retenu en exil, dans sa terre de Malesherbes. La cour des pides fut cassée par des soldats; et les parlemens, dernière ressource de la nation, brisés par un mot de quelques favoris. Les cris du peuple redemandant les parlemens: Malesherbes reparut à la tête de sa cour des aides. L'avenir de la France, se découvrit à ses yeux: l'âge des révolutions approchait. Malesherbes voyait cette nécessité terrible: il l'indiqua dans ses célèbres remontrances de 1774, poignit la France, avec une effrayante vérité, dévoila ses besoins, son malheur, ses craintes. Par prodige, il fut écouté. Ministre malgré lui, il ne reçut le ministère que pour le garder 9 mois; il fit de grandes choses; il vida les prisons de cette foule de malheureux que l'autorité y avait entassés, établit une commission pour juger l'utilité des lettres de cachet &c. Il quitta une première fois le ministère en 1776, et suivit Turgot dans sa disgrâce. Il visita pendant sa retraite, sous le nom de M. Guillaume, la Suisse, l'Allemagne, la Hollande. Il était membre des trois grandes Académies de Paris. Louis XVI l'appela de nouveau au Conseil; il y entra, s'aperçut que sa présence ne servait à rien, que sa voix n'était jamais utile, et obtint sa retraite. On ne l'avait pas écouté; ses prédictions fatales étaient accomplies. Le trône, lâchement soutenu, était tombé dans le gouffre de la dette publique. Louis XVI était traduit à la barre de la convention. Malesherbes, que jamais on n'avait daigné entendre, dont les sages Conseils avaient été rejetés, Malesherbes, enseveli dans la retraite, en sort tout à coup et se constitue le défenseur du monarque près de périr. Il fut introduit au Temple, il vit Louis XVI et lui dévoua sa vie. Son conseil et son ami, à 70 ans, il trouva pour être encore un héros, l'activité, la force et l'énergie d'un âme de 20 ans. Rentré dans ses terres, en décembre 1793, Malesherbes fut arrêté et conduit à Paris, où après une courte détention, il mourut sur le même échafaud que sa fille, sa petite-fille et le mari de cette dernière. Avant de monter dans le char funèbre, son pied heurta contre une pierre. « Voilà, dit-il, un mauvais présage; un Romain serait rentré; » Ce grand homme était simple dans son costume, distrait dans ses manières, affable dans son accueil. Sa conversation était facile, brillante, longue, souvent diffuse; c'était une prononade au hasard. Ami de l'agriculture, il lui fit faire de grands progrès en France. Malesherbes possédait un trésor inépuisable de connaissances, un ressort puissant d'imagination, de la malice dans l'esprit, une bonté sans égale dans le cœur, et l'assemblage de tous les talens sans vanité et de toutes les vertus sans orgueil. Malesherbes est, enfin, un des plus nobles gloires que la France ait légués à l'avenir.

POESIE.

LA VEUVE DU SOLDAT.

C'était à la fin de l'automne,
Novembre avait atteint la moitié de son cours,
Et languissante et monotone
La nature pleurait le départ des beaux jours.

Il faisait presque nuit; au fond de la vallée
Déjà l'on n'apercevait plus
Qu'une chaumière isolée.
Dans le lointain un cloche ébranlée
Vennait de sonner l'Angelus.

Une femme, à pas lents, descendait la colline;
Élevant vers le ciel ses yeux baignés de pleurs,
Elle invoquait la clémence divine,
Elle priait aussi la Mère des douleurs.

Entouré d'un lambeau de vêtements funèbres,
Un jeune enfant dormait sur son dos attaché;
Près d'elle un autre enfant marchait triste et penché,
Et recueillait dans les ténèbres.
Chaque soupir à sa mère arraché.

Il s'efforçait de lui cacher ses larmes;
Pauvre orphelin, fils du soldat,
Son père l'embrassait la veille du combat...
Il rapporte aujourd'hui les débris de ses armes.

Souvent, de fatigue accablé,
Furtivement le regardait sa mère,
Et son oeil aussitôt retombait sur la terre,
De son morne silence inquiet et troublé.
Elle enfin par ces mots ranimait son courage:
« Pauvre petit! marchons, le bon Dieu nous
Marchons encore jusqu'au prochain village,
Hâtons nos pas, voici la nuit. » [conduit;

On arriva. D'une voix affaiblie
La veuve bien des fois murmura ces accents:
« Au nom du ciel, ah! rendez-nous la vie!
Prenez pitié de mes petits enfans:
Leur père est mort en servant la patrie! »

[dit plus;
Mais tout dort. Pauvre mère! on ne l'entend
Partout la porte était fermée,
Et dans la plaine manimée
L'écho même était sourd à ses cris superflus.

Derrière les arceaux de l'église gothique
La lune s'abaissait, et son pâle croissant
Sur le chaume noirci d'un ermitage antique
Ne laissait plus tomber qu'un rayon languissant.

Demeure hospitalière au malheur consacrée,
Jadis toujours ouverte au pauvre, au voyageur,
Une petite croix en protégeait l'entrée...
C'était la maison du pasteur.

Hélas! aux jours affreux des tempêtes civiles
Le vicillard disparut... et n'eut point de cercueil;
L'orphelin du hameau n'osa porter le deuil, (les,
Et le pauvre aujourd'hui sans secours, sans as-
vient frapper à la porte et pleure sur le seuil.

« C'en est donc fait! pour nous plus d'espérance!
O mes enfans! Dieu seul est notre appui;
Venez, au pied du temple implorons sa clémence
Votre père là-haut nous attend près de lui.

La veuve ainsi parla. Le portail solitaire
Répéta leurs soupirs encor quelques instans;
Et le matin, à l'heure où sonnait la prière,
On aperçut de loin les enfans et la mère...
On accourut... mais il n'était plus tems.

A. M.

MÉMOIRE SUR LES HABITANS DE LA NOUVELLE ZÉLANDE,

PAR R. P. LESSON.

Les Zélandais ont plusieurs traits de ressemblance avec les anciens Spartiates: ils sont indifférens pour la vie, ils bravent la mort avec courage, et on pourrait dire avec grandeur. Toutes leurs pensées sont tournées vers les combats; c'est le plaisir de toute leur vie: aussi dès le jeune âge, ne manque-t-on point d'enflammer l'imagination des enfans par le récit des exploits de leurs pères ou de leurs amis, et de faire naître dans leurs cœurs cette soif inextinguible de hasards et des périls. De bonne heure un jeune garçon sait apprécier sa propre dignité; il sait qu'aucune femme n'a le droit de porter la main sur lui; qu'il peut frapper sa mère sans que celle-ci ose